

Un mois dans le ghetto tchéchène

Entré clandestinement sur le territoire tchéchène, le philosophe André Glucksmann a passé plusieurs semaines dans un pays résistant farouchement à l'agression russe. Il témoigne d'une tragédie humaine sur fond de torture, de commerces invouables, de violences aveugles et lâches, qui touchent aussi les enfants.

Par ANDRE GLUCKSMANN

Publié le 13 juillet 2000

TROIS heures du matin. Depuis minuit, je foule en parfaite illégalité le territoire russe, une amie ethnologue m'accompagne et traduit ; je l'aspergerais volontiers d'infinis compliments, n'était l'anonymat qu'elle exige. Le passage à la dérobée s'est opéré comme dans les films, en rampant, des gardes frontière ont écarté avec obligeance les barbelés, dédommagés des risques qu'ils prennent par un passeur rétribué à son tour. « Davaï ! Davaï ! », vite, vite !, harcèle-t-il. Les postes russes sont à moins de 15 mètres. Après une cavalcade dans les champs et quelques chutes dans la boue, il nous abandonne sous un saule, « Dans vingt minutes, je suis de retour ». Délai dix fois dépassé. Reviendra ? Reviendra pas ? Des chiens aboient très près, nous nous figeons dans notre fraîche clandestinité. De bucoliques noctambules nous frôlent et vident l'ultime bouteille de la nuit, trop pleins pour nous remarquer. Plutôt qu'une aventure de John Ford, une scène pour Beckett, entre l'insolite et l'absurde. Notre passeur cuve-t-il ses flacons dans un coin ? Il semblait mûr.

Plantés comme Vladimir et Estragon sur un bord de route, au bout du monde, nous regrettons le téléphone cellulaire, délaissé pour éviter d'intempestifs repérages. Nous voilà sans domicile fixe, sans identité avouable, clochards du postcommunisme. Je suis parti sur un coup de tête. A Paris, l'ambassadeur de Russie me refuse un visa, renouant avec les us d'une époque qu'on voulait révolue. Je coupe court et pénètre sa « Fédération » sans permission. Quelque temps plus tard, je croise l'envoyé spécial du Monde, que son passeport dûment visé n'aide pas : il refuse la tournée journalo-touristique des territoires « libérés » et des interviewés complaisants, quelques heures sous haute surveillance aimablement mitonnées par l'état-major. La résistance tchéchène aide les curieux impénitents, noue les contacts indispensables, mais ne garantit pas le risque zéro.

Notre mentor refait surface, voiture, changement de voiture. Je l'appris plus tard, nous l'avons échappé belle, les policiers en planque s'étaient assoupis. Le lendemain, la route fut coupée, le réseau démantelé, tueries, arrestations. Il fallut quinze jours pour reconstituer une filière qui évacuait les blessés graves vers des hôpitaux étrangers. L'extrême insécurité qu'expérimente en permanence la population locale allégera par contraste les pincements de cœur occasionnels que suscitent mes aventures personnelles. Restent les chevilles qui se tordent, le souffle court et les marches forcées pour contourner les barrages. Les études de philosophie préparent mal à la recherche de la vérité. Le huis clos qui s'épaissit autour de la guerre en Tchétchénie encourage les atrocités. Le malfrat travaille dans l'ombre, les lampadaires protègent le passant. Tenez-moi pour une lampe de poche.

En situation de guerre, on travaille dans l'incertain, m'avait enseigné mon cher Clausewitz. Vérification immédiate : j'ai raté trois fois le très régulièrement élu (sous contrôle de l'OSCE) Aslan Maskhadov. La première fois, nous étions à portée de vue, mais trop de combats à

proximité barraient le chemin. Deux de ses gardes du corps furent tués. Second round : les voitures du FSB me marquent à la culotte, servais-je d'appât ? Non merci ! Troisième reprise, tout colle, le thé est prêt, il est venu à notre rencontre, c'est alors qu'un déluge de bombes s'abat, pour une semaine entière. Au même moment, M. Dini, envoyé spécial de l'Europe, constatait un « cessez-le-feu effectif ». Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre les canons ni voir les missiles sol-sol zébrer le ciel !

Chef de paix, plutôt que chef de guerre. Maskhadov m'intéresse. Coincé dans son rôle de responsable militaire, il n'est qu'un supérieur entre des égaux, il coordonne mais ne contrôle pas ses pairs. En religion comme en stratégie, les Tchétchènes sacrifient peu aux hiérarchies verticales. Dans la tradition soufie, le rapport à Dieu est direct, sans intermédiaire. Dans la tradition séculaire de la guérilla, seul compte le courage d'affronter l'adversaire. Les mérites et les prestiges des guerriers ne laissent pas d'être sujets à d'innombrables controverses. (On raconte qu'en évacuant Grozny certains chefs blessés par les mines se tirèrent une balle dans la tête pour éviter que leurs soldats ne viennent les sauver et sautent à leur tour. D'autres firent autrement.) Politiquement, Maskhadov reste incontestable et incontesté. Je n'ai pas rencontré un seul Tchétchène, même parmi ceux qui s'accommodent provisoirement de l'occupant, qui ne considère le président élu comme l'unique interlocuteur crédible du Kremlin. Tout autre prétendant est tenu pour une marionnette.

A rendez-vous manqué, rencontre réussie. Faute de m'entretenir avec la tête de la résistance, je pus en ausculter à loisir le cœur. C'est quoi, « le cœur » ? Très précisément, ce que Clausewitz baptise « centre de gravité ». Question de simple bon sens : la cible d'une « opération antiterroriste », ce sont les terroristes. Tony Blair ne rase pas Belfast pour déloger l'IRA, Madrid ne détruit pas à l'artillerie lourde les commandos de l'ETA. Par contre Grozny - 400 000 habitants en 1995 - n'est que ruines. Voilà la première capitale rasée depuis Varsovie, en 1944. Selon les cas, explique Clausewitz, le « centre de gravité » d'un conflit peut être la personne du prince, l'armée et son état-major, le siège du gouvernement, ou encore, comme en Espagne contre Napoléon, le « peuple », réservoir de la résistance.

Bon gré, mal gré, les Tchétchènes sont placés dans ce dernier cas de figure, celui d'une guerre faite aux civils. Qui veut prévoir l'avenir du conflit doit interroger ceux qui en supportent la douleur et la durée, résistance ou capitulation ? La réponse appartient aux villageois canonnés, aux mères à la recherche de leurs enfants torturés, aux errants qui passent les « contrôles » coûteux et humiliants en quête de farine et d'introuvables médicaments. Ceux qui décident de l'issue du combat, ce sont les humbles parmi les humbles, les oubliés des prévisions stratégiques euphoriques dont Moscou nous rebat les oreilles.

Les experts du Kremlin ont tiré une leçon de leur cuisante défaite de 1996. Ils doivent détruire à distance, en évitant le combat direct et les corps-à-corps avec un adversaire tellement plus motivé moralement et aguerri physiquement. Inutile d'incriminer le racisme évident, les mauvais sentiments et la cruauté des généraux russes, seraient-ils des anges qu'ils n'auraient d'autre choix : dévaster en gros, bétonner des places fortes pour écumer en détail un territoire hostile. Si rationnelle qu'elle paraisse, une telle conduite achoppe devant une gigantesque inconnue : comment réagit une population ainsi martyrisée ? Sur ce point, les brillants stratèges du FSB-KGB sont dans le noir. Pour trouver un commencement de réponse, ils devraient délaisser bureaux et commissariats, prendre langue et discuter avec n'importe qui. Je l'ai fait, pas eux. Ils ne le peuvent pas. Un bourreau ne saurait compter sur la franchise de sa victime. Un soldat russe : « Les Tchétchènes, mieux vaut les avoir comme ennemis que comme amis. »

Domage, Super Général Trotchev, que vous n'avez point partagé mes promenades clandestines dans vos terres « libérées ». Vous eussiez mesuré votre intrinsèque incréibilité assis sur un sommier défoncé, tandis que la propriétaire des lieux présente des excuses, maison détruite, juste une cabane, rien d'autre pour vous recevoir et vous cacher. Quand son mari tractoriste est mort, l'aîné de ses cinq enfants avait dix ans, le plus jeune allait naître, il en a vingt aujourd'hui, il a perdu une jambe à Shali, son état s'aggrave faute de soins. « J'ai tellement pitié de nos enfants, ils sont formidables quand vous repartirez, ne retenez pas votre parole. Ici tout le monde attend son tour, ils viennent à l'aube, embarquent les hommes, il faut les racheter avant qu'ils ne disparaissent. J'ai travaillé dans les champs, fait des ménages, cuit des briques de boue, éduqué mes enfants, ils se conduisent bien. Aujourd'hui, ils m'interdisent de pleurer s'ils meurent, dites-le. »

Toutes les mères pleurent ici, en silence. J'aurais aimé présenter au super-général les deux « agents de liaison » infatigables et rieuses, une blonde, une brune, sorties d'un souvenir de ma toute petite enfance, ou d'un fantasme de Résistance française sous le regard quelque peu libertin d'un Drôle de jeu. Elles contaient leurs ruses avec cet humour implacable qu'affichent les Tchétchènes quand ils parlent des Russes. Une gravité soudaine brisait leurs moqueries, pour murmurer, le souffle court : « C'est dur de voir les victimes. » J'aurais voulu, mon général, vous confronter au dédain et au dégoût qui crispaient leurs beaux visages quand elles mentionnaient, sans insister (les Tchétchènes n'insistent jamais), les tortures que vous autorisez. D'autres, ou les mêmes, vous auraient parlé des blessés prisonniers qu'on expose à tous vents, bandages arrachés, pour que la gangrène gagne. Je crois que votre « présence » en Tchétchénie atteint le point de non retour qu'une insurmontable nausée suscite.

Domage que Guerman Gref ne m'ait point suivi dans un bazar du Daghestan. Habitué à la réception polie, voire crédule, que lui ménagent les banquiers occidentaux, l'économiste numéro un de Poutine eût affronté un public plus coriace et ironique. Business is business, tous les acteurs se croisent sur les marchés caucasiens. Les femmes qui passent les frontières, à pied ou en car, pour acheter ici et vendre là en fonction des taux comparés. Les gamins habillés Adidas et Nike, vrais ou faux. Les kontratniki négociant les chaînettes d'or, souvenir obligé, où ils investissent le produit de leurs pillages (la demande croissant, le prix de l'or grimpe : + 30 %). Des réfugiés clandés qui tendent la main. 100 dollars pour un bébé, la mère veut nourrir le reste de sa famille. Une autre dépose le sien sur le capot d'un compatriote fortuné. Il aurait fière allure, ici le sémillant M. Gref qui prophétise le redressement et un taux de croissance de 5 % pendant dix ans. « Moscou ?, s'amuse Roustam (vingt-six ans), en préparant le thé dans un Thermos made in Taiwan, Moscou n'est pas même capable de fabriquer des mouchoirs en papier, tout vient de Corée, voire de Chine, expédié en gros par les Emirats. Les Russes, comme nous, ont remplacé le samovar par le Thermos, importé bien sûr ! Ils ne vendent que des matières premières, le gaz, le pétrole et les armes. Pour les armes, les Boieviki sont preneurs ! » Et les prennent.

Les mirifiques promesses de paix, de concorde et de renaissance débitées par les autorités se heurtent à un mur d'ironie. Nul Caucasien n'ignore l'immensité du gouffre économique, écologique, social et moral où marine l'ancien empire soviétique. On rêve de villes propres, comme en Europe occidentale, d'un minimum de légalité permettant le fonctionnement du commerce comme en Turquie. Les douaniers des Emirats incarnent un miracle de civilité. La croissance des pays d'Arabie soulève l'admiration. L'idée qu'une Russie incapable depuis dix ans de se soigner elle-même réparerait les dégâts et les crimes qu'elle commet à l'entour fait franchement rigoler. A la manière forte des Tchétchènes, inaugurée par K. Doudaev, d'aucuns

préfèrent la rupture douce, tentée par la Géorgie ou l'Azerbaïdjan, mais le mouvement centrifuge paraît irréversible.

Scènes surréalistes : j'ai pu contempler dans des foyers tchéchènes, entre deux coupures de courant, les réceptions chaleureuses réservées à Poutine par les capitales européennes. Les tapis rouges, les accolades obséquieuses, l'espion choyé par ses anciens espionnés, l'hommage rendu aux dix millions de Russes qui « vécurent » en Allemagne et en apprirent la langue à l'instar du fringant président, la bière de RDA, les projets de Noël en commun Tout cet étalage dont se gargarise la télé officielle, toute cette obscénité sur fond de ruines ! Comment ne pas pleurer de rage quand ceux qui vous entourent sont des rescapés ou des morts à venir ?

Ah ! prendre par la main nos têtes couronnées, nos chanceliers et nos ministres, premiers ou non et leur faire goûter la description des « trous » qui agrémentent les sites des Kommandaturas ! Taille « demi-luxe » : l'otage est enfoncé, plié en deux, impossible de bouger, impossible de se lever, abandonné dans le noir, sans eau, sans nourriture, et baignant dans sa merde. Taille « luxe » : le détenu est debout, pour le reste c'est pareil. Les tarifs de rachat sont affichés dans les bureaux, ils varient suivant les lieux de détention, l'âge et le sexe. Les témoignages abondent et se recourent. Tous en parlent. Certains en reviennent. La soldatesque, terrorisée par les boïeviki, se venge sur l'habitant et se paie en nature, vols, viols sont monnaie courante au point que le général Chamanov a mis en cause l'« ivrognerie » des contractuels, réclamant leur remplacement par des soldats fédéraux. Rien n'y fait. La traite du Tchétchène prospère.

Chacun commerce. Les officiers vous font passer les postes pour 500 dollars, les troufions ferment les yeux pour quelques flacons. Chaque unité tire à hue et à dia. Ici, une section de Spetsnaz récuse les autorités locales et déclare dépendre directement de Poutine lui-même. Là, le FSB s'affirme dépassé par des commandos de policiers masqués qui ratissent, kidnappent à bord de véhicules militaires. On marchande les prisonniers, on solde les cadavres, on négocie les passeports (pas cher pour un Occidental : 140 dollars pièce). Tout a son prix, les certificats infiniment multipliables et l'absence de certificat. La guerre russe s'autofinance. Pourquoi stopper une affaire si juteuse ? Quant au paysan du cru, il ne lui reste qu'à liquider ses maigres biens pour réunir les rançons exigées par les autorités, ou la mort. En Tchétchénie, on travaille de moins en moins, puisqu'on ne peut sortir. A quoi bon construire ? Sitôt bâti, sitôt détruit. Pas de moisson. Les troupeaux paissent sur les terres cultivées ou sautent sur les mines. Salué à Rome, Londres, Madrid et Berlin, Poutine rayonne, son ordre règne autour de Grozny. Madame la reine, permettez, il y a du sang dans votre « cup of tea ».

De Paris, les paysages tchéchènes paraissent exotiques. D'un côté, les Russes en modernes Rambos surarmés et bien en chair, de l'autre, des guerriers d'un tiers monde supposé, et, au gré de chacun, fanatisé, illuminé ou angélique. Entre les deux, une foule éperdue et perdue de réfugiés. Au diable ces clichés. En Tchétchénie, les gens raisonnent comme vous et moi ; hésitent, tranchent, hésitent à nouveau. La différence, c'est qu'eux risquent leur peau. Khatab et Oudougov, islamistes de service, Bassaev, tête brûlée et héroïque qui travaille à leurs côtés, suscitent dans les rangs mêmes de la résistance de violents procès. Certains les jugent traîtres, provocateurs stipendiés par le FSB. D'autres les estiment sincères mais niais, tombés dans les pièges ourdis par Berezovski et autres promoteurs de Poutine. D'autres encore leur accordent le bénéfice du doute et jugeront plus tard. Il en est, surtout parmi les jeunes, pour admirer tout court.

Pareilles contradictions n'étonnent que les observateurs naïfs ; après tout, les étudiants communistes pas mal staliniens, les « réacs » d'Action française manifestaient ensemble, le 11 novembre 1940, dans Paris occupé. « Quand les blés sont sous la grêle, fou qui fait le délicat », chantait Aragon qui n'en préparait pas moins ses futures mauvaises querelles au coeur du commun combat. Ainsi fonctionnent les résistances.

Vue du Caucase, la question tchéchène est d'abord une question russe. Qui croit qu'un petit peuple de 1 million de personnes mette en danger une grande nation de 150 millions ? Et pourtant, depuis trois siècles, l'affrontement joue les prolongations. L'enjeu n'est pas et n'a jamais été pour l'essentiel militaire, policier, diplomatique. La Russie pouvait à loisir isoler, contenir son minuscule voisin ou négocier avec lui un *modus vivendi* que Maskhadov ne cesse de réclamer.

Le problème est ailleurs. Il ne tient pas davantage au pétrole (en quantité dérisoire, vu les réserves de la Russie) ni aux équilibres transcauciens (instables quel que soit le pouvoir à Grozny). La campagne électorale du dauphin, urnes bourrées de cadavres, s'est close sur le succès escompté, mais la paix n'est pas revenue pour autant. Certes le conflit engraisse pas mal de monde, de l'homme du rang à l'état-major qui détourne certainement des sommes aussi rondes qu'en 1995, ce n'est un secret pour personne. Néanmoins la routine d'une guerre qui entretient la guerre n'est pas non plus une raison suffisante.

Poutine a déclaré exemplaires les méthodes inaugurées à Grozny. Il élève le martyr tchéchène en paradigme de l'autorité restaurée, en modèle de la tant vantée « dictature de la loi », garantie par la loi de la dictature. Mater l'insurrection tchéchène pour rétablir l'ordre dans les têtes russes, la leçon est diffusée urbi et orbi : voyez ce qui attend les mal-pensants, rentrez dans le rang ! Ce programme d'éducation populaire n'a rien d'original, il couvait dans la violente éradication des Cauciens par les troupes tsaristes. Tolstoï peint la jouissance de Nicolas I[S,er] recevant la tête tranchée du chef rebelle Hadji Mourat. Tant que le chardon tchéchène craint la contagion, l'ordre en Russie est fondé sur l'esprit de soumission. Staline ne pensa pas autrement.

Impossible de renvoyer dos à dos, sous couleur d'une feinte impartialité, deux adversaires si différents dans la manière de vivre et de combattre. Les récents attentats-suicides en témoignent. D'un côté une armée surarmée frappe de loin, dans le tas : je ne veux pas mourir, donc je tue n'importe qui. A l'inverse, la cible des « suicidés » est extrêmement précise : caserne des brigades spéciales, états- majors locaux, centres de tortures. Les boïevki acceptent la mort pour ne toucher que des lieux circonscrits et n'exécuter que des criminels. Il s'agit d'abattre les tortionnaires et de terroriser l'appareil terroriste. Travail sans bavure. Rien à voir avec les bombes humaines qui sautent dans les bus bondés à Tel-Aviv.

Au téléphone, le président Maskhadov ne dissimule pourtant pas son inquiétude, car « on ne contrôle pas un suicide ». La religion soufie exclut qu'un suicidé finisse au cimetière. Les interdits sautent lorsque les soldats pillent et violent les enfants devant les parents ou les parents sous les yeux des enfants. Colère et désespoir risquent d'illimenter un terrorisme jusqu'à ce jour soucieux de limiter les dégâts. Il existe en Russie des centrales nucléaires à portée de desperados fous de douleur et ô combien déterminés. L'ascension vers l'incontrôlable coûtera cher aux Tchétchènes, mais aussi aux Russes et à l'Europe entière. Un Tchernobyl provoqué devient possible, sinon probable, à mesure que le Kremlin dévaste, humilie et publie que tous les coups lui sont permis. Pas moins suicidaires, les généraux de l'armée rouge, passés généraux de l'armée russe, ont mal évalué leur lamentable équipée en Afghanistan. Ils

jouent derechef les pompiers pyromanes, sèment la ruine et s'étonnent quand, dans les décombres, les plus extrémistes s'emparent des commandes.

J'emprunte à mon défunt ami André Frossard l'élégante définition qu'il proposait du crime absolu : « Tuer quelqu'un sous prétexte qu'il est né. » Né Arménien. Né Juif. Né Tsigane. Né Tutsi. Nuançons. Il y a génocide lorsque l'assassin programme de tuer tous les « mal-nés », sans exception. Il y a crime contre l'Humanité « seulement » lorsque l'assassin se contente de tuer n'importe qui et nettoie une communauté diabolisée. L'état-major russe n'a pas les moyens de supprimer physiquement l'intégralité de la population tchéchène (les trois quarts vivent en diaspora). Même si les pulsions criminelles se donnent libre cours, le génocide n'a pas lieu. Par contre, un gigantesque ghetto est savamment mis en place, où bombardements et tirs à vue sont autorisés, où l'impunité est assurée aux troupes massacreuses.

Milosevic aurait-il suscité une réprobation universelle pour avoir commis une erreur, une seule, que Poutine se garde de reproduire ? Belgrade a expulsé les Kosovars hors des frontières. Moscou règle le sort de ses rebelles sur place, sans caméra. L'Occident démocratique ferme les yeux, le voilà soulagé : aucun flux de réfugiés ne menace les prétendus seuils de tolérance.

Revenus de leurs enthousiasmes primesautiers, les stratèges galonnés confient volontiers que la réduction du réduit tchéchène peut durer quelques années. Je crains qu'il s'agisse là d'un banc d'essai. A Moscou comme à Saint-Petersbourg, l'élite dirigeante n'ignore pas que longtemps encore la Russie demeurera économiquement dépendante. Condamnée à solder ses matières premières, misant sur les avances du FMI, pleurant après les crédits occidentaux, la Russie n'est pas pour autant une puissance du tiers-monde. Handicapée côté forces productives, elle joue de son impressionnant arsenal de forces destructrices, nucléaires et conventionnelles, à brandir ou à vendre. Dans les rapports de force internationaux, la capacité de nuisance prime, pour peu qu'un pouvoir menace d'entretenir et de propager le désordre mondial. M. Poutine vient de manifester que ni les scrupules ni les conventions internationales dûment paraphées ne le retiennent. Preuve par la Tchétchénie.

CIRCULANT avec maladresse dans un pays défoncé par les bombes et les mines, je ne fus pas seulement le témoin effaré du supplice infligé à un peuple admirablement divers et fantastiquement courageux. J'ai probablement assisté à l'émergence du plus grand État voyou du XX^e siècle. Peut-être la Chine dépassera-t-elle plus tard la Russie de Poutine, mais ce sera en suivant son exemple, en empruntant ses mauvaises manières. Le plan qui devait assurer l'ascension du successeur d'Eltsine via la reprise de Grozny fut évoqué dès 1997 par l'oligarque Berezovski, lequel finança les Wahhabites décidés à déclencher la guerre. Mobiliser les uns contre les autres, jeter de l'huile sur le feu, encourager l'escalade des extrêmes, incendier les têtes, les coeurs et les rues, les petits jeux favoris des Possédés de Dostoïevski annonçaient Lénine. Lequel tira les marrons du feu et parvint à corrompre une partie de l'intelligentsia mondiale. On imagine combien les banques et les hommes d'affaires, séduits à leur tour, résisteront mal aux entreprises de corruptions mentales et financières machinées par les nouveaux possédés de Moscou.

D'une main, Berezovski et consorts soutiennent les islamistes. De l'autre, ils montent en épingle l'enlèvement du petit Sharon, délivré au moment choisi. Dans cette effroyable affaire, pas trace de Tchétchènes, mais bien cinq jeunes Russes arrêtés. Plus le mensonge est gros Télévision aidant, le kidnapping crapuleux se transforme en complot islamiste historico-mondial. Et le chœur des commentateurs zélés d'entonner l'hymne à la croisade judéo-

chrétienne contre le djihad du terrorisme international dont le centre est la Tchétchénie ! Spéculant sur un conflit de civilisation à la Huntington, les nouveaux possédés fantasment un chaos planétaire où la Russie, devenue partenaire indispensable, retrouve le prestige et le rang de jadis, Staline contre Hitler, Poutine fracassant Ben Laden par gosses tchétchènes interposés. Le rêve !

Les conflits d'intérêts divisent l'équipe au sommet. Les héritiers des organes vétéro-staliniens roulent des mécaniques pour brider la moitié de Russie, qui désespère, tant sa vie se dégrade. Les oligarques aux poches pleines s'affichent indispensables, vu les bonnes relations qu'ils garantissent avec l'Occident créditeur. Les protagonistes s'entredéchirent en vertu des lois de la concurrence mafieuse. L'issue reste en suspens, chacun demeure solidaire des autres, mais aiguisé ses couteaux.

Pareille instabilité donne ses chances à la résistance tchétchène et en offrirait d'analogues aux pressions occidentales, si elles existaient. Pourtant l'aventure, si l'on n'y prend garde, peut basculer dans la fuite en avant d'une voyoucratie dirigeante aux abois. Vive la guerre ! Poutine lui doit son trône, l'armée son regain de prestige, les super-riches une immunité à la Eltsine pour dix années d'éhontés pillages. En douce les nouveaux possédés savourent les joies de la destruction et l'assurance qu'elle confère, ils sont prêts à décréter la guerre en permanence, tant que le petit peuple en supporte le poids et l'Occident les coûts. « Tous les cinquante ans, ça recommence » Combien de fois n'ai-je entendu ce leitmotiv ? Il rythme, depuis dix ans, le très général travail de la mémoire tchétchène. Les anciens évoquent la résistance de Brest (Litovsk) où les bataillons tchétchènes, en 1941, tinrent tête aux armées nazies quand toute la Russie se débandait. Ils décrivent la terrible déportation de 1944. Les chanteurs, dont on s'arrache les cassettes, glorifient les guerres d'indépendance du XIX^e].

A U commencement était la résistance, Maierbek Vatchagaev, membre de l'Académie des sciences et représentant de Maskhadov, raconte le calvaire de Dadi Iourt cerné par 3 000 soldats du tsar : « Pour enlever la place, le détachement dut raser le village. Le général Syssoiev, qui dirigeait les opérations, fut sidéré par le spectacle. Pour aider moralement les hommes, les femmes dansaient sur la place du village. Et plus l'artillerie tonnait, plus les jeunes filles frappaient sur leurs tambours. Lorsque le dernier homme eut péri, les femmes prirent les armes. A l'approche du soir, les Russes entrèrent dans le village et, pour n'avoir pas à se rendre, les femmes s'égorgeaient sous leur yeux. Seules quelques jeunes mères furent capturées. Mais alors que les Russes leur faisaient traverser la rivière Terek sur un radeau, chacune se cramponna à un soldat et au cri de "A mort l'ennemi" se jeta dans les eaux tumultueuses. »

La méditation historique s'opère sous le feu des fusils russes. Les Tchétchènes cultivent peu l'élitisme ethnique, ils se marient facilement avec des « étrangers » et adoptent nombre d'orphelins russes, abandonnés dans le désarroi général. Leur religion est mystique plutôt qu'intégriste. Et certains se souviennent, émus, du rabbin de Grozny qui, en février 44, interdit aux juifs de voler les biens des Caucasiens déportés et d'empocher « fût-ce une petite cuillère ». Ni raciale ni fanatique, la nation tchétchène trouve son identité dans son histoire. Résister à Gengis Khan et aux Tzars, à Staline et Béria, à Eltsine et Poutine, témoigne d'un inaltérable amour de la liberté. Pour se saluer d'un bonjour, les tchétchènes se souhaitent en premier « la liberté », en second, mais c'est facultatif, « la santé ». Tels sont ces « Français du Caucase », repérés par Alexandre Dumas pour leur esprit frondeur et leur franc-parler.

Face à eux, la Russie se bat contre elle-même. Sa plus haute culture - Pouchkine, Tourgueniev, Tolstoï - a chanté le vaillant montagnard et la belle Tcherkesse, antithèses vivantes de la servilité ambiante. Les nouveaux maîtres de Moscou tentent d'extirper une mémoire qui leur porte ombrage. Soljenitsyne, à l'époque du Goulag, saluait la fierté d'un petit peuple qui tout entier refusait de plier. Voilà qui cadre mal avec l'oecuménisme poutinien, amalgamant allègrement Staline et le tsar, Dieu et la police politique, le nationalisme noir et l'arbitraire rouge. La Russie officielle fête ses trous de mémoire. Dans la guerre contre la Tchétchénie elle joue son avenir spirituel. Procédera-t-elle au blanchiment d'une histoire sale et infernale ? Elle efface tout et recommence ? Le flic russe, correctement rémunéré, m'a déposé en plein champ, il fit demi-tour, agita la main et me cria contre toute attente : « Merci pour ce que vous faites. » J'ai repassé les barbelés. De Lermontov, un poème, bientôt vieux de deux siècles, m'attendait à Paris :

Adieu la Russie mal lavée,

Pays de maîtres, pays d'esclaves.

Adieu les uniformes bleus

Et le peuple servilement dévoué.

Peut-être les montagnes du /Caucase

Me protégeront-elles de tes tsars

De leurs yeux qui matent

De leurs oreilles qui épient tout.

ANDRE GLUCKSMANN